

Régis Meyran

Obsessions identitaires

PETITE
ENCYCLOPÉDIE
CRITIQUE

textuel

COLLECTION « PETITE ENCYCLOPÉDIE CRITIQUE »

Dirigée par Manuel Cervera-Marzal et Sébastien Chauvin

Régis Meyran est anthropologue, coordinateur scientifique de la Plateforme internationale sur le racisme et l'antisémitisme (EPHE/FMSH). Il anime pour Textuel les entretiens de la collection « Conversations pour demain ». Il a codirigé avec Laurence De Cock *Paniques identitaires* (éditions du Croquant, 2017).

Régis Meyran

Obsessions identitaires

Graphisme de la couverture : Agnès Dahan
Correction : Valérie Mettais

© Les Éditions Textuel, 2022
4 impasse de Conti
75006 Paris
www.editionstextuel.com
ISBN : 978-2-84597-883-6
Version numérique 2022
SBN : 9782845978881

textuel
PETITE
ENCYCLOPÉDIE
CRITIQUE

Sommaire

Introduction		
Arracher l'identité aux identitaires		7
Première partie		
Des États-Unis à la France. Identités émancipatrices et identités fermées		13
1		
L'identité aux États-Unis. Prise de conscience et lutte politique pour l'égalité		14
2		
L'identité en France. Du rejet à la réception tardive		36
3		
À gauche. Enfermement identitaire contre identité émancipatrice		50
Seconde partie		
Mythologies et paniques identitaires		73
4		
L'identité à l'extrême droite en France		74
5		
Cinq cas de paniques identitaires		107
6		
Des paniques morales aux paniques identitaires		122
Conclusion		
Vers un monde schmittien ?		135

Introduction

Arracher l'identité aux identitaires

Chaque jour un peu plus, les médias et les politiques se focalisent sur l'identité, en oubliant que les racines de la crise qui secoue la société française depuis plusieurs années sont avant tout économiques et sociales. D'ailleurs, tous ceux qui y cherchent des causes « culturelles » n'ont jamais dépassé la pétition de principe, ou alors se lancent dans des explications fausses et facilement récusables. De fait, l'appauvrissement général qui fait suite aux crises économiques à répétition et à l'érosion des acquis sociaux s'accompagne d'une colère populaire inédite, de la défiance politique, de l'abstention, de la tentation populiste. Pourtant, c'est l'identité qui est régulièrement convoquée comme la cause de tous ces maux, jusqu'à devenir une véritable obsession.

En tant qu'anthropologue, mais aussi en sollicitant les ressources des diverses disciplines des sciences sociales (sociologie, histoire, sciences politiques), j'ai souhaité, dans cet ouvrage, faire le point sur ces obsessions identitaires afin de clarifier un thème d'une redoutable complexité, aux enjeux nombreux et importants. L'originalité de ce travail tient, je crois, au fait d'avoir mené l'analyse de façon à la fois diachronique et synchronique, ainsi que comparative : j'ai en effet synthétisé les différentes conceptions de l'identité depuis la fin du XIX^e siècle à aujourd'hui, en décortiquant les situations américaine et française, puis tenté d'étudier l'état du débat dans notre pays.

Cette mise en miroirs m'a amené à une compréhension inédite et générale de la notion d'identité, en partant de l'observation selon laquelle celle-ci est brandie à la fois par les mouvements nationalistes et par des minorités visant l'émancipation. J'ai alors

été conduit à distinguer deux formes de l'identité : *l'identité ouverte* (ou émancipatrice), défendue par des mouvements sociaux se réclamant des minorités et luttant pour l'égalité des droits ; *l'identité fermée*, caractérisant les mouvements nationalistes et/ou d'extrême droite, ou des groupuscules se réclamant des minorités mais défendant des idées haineuses. Dans le premier cas, l'identité permet l'affirmation politique et la conquête de droits civiques par les porte-paroles de minorités subissant racisme et discriminations. Dans le second, elle est le socle du racisme et de l'antisémitisme, comme par exemple chez les suprémacistes blancs américains et les nationalistes français, mais aussi d'un rejet de l'autre chez des groupuscules entendant porter la parole des dominés mais happés par le ressentiment.

Or, depuis deux décennies en France, la vision fermée de l'identité devient dramatiquement présente dans l'espace public, alors que les tenants de l'identité émancipatrice sont inaudibles ou diabolisés. Le débat est biaisé à partir du moment où des conservateurs d'extrême droite ou des nationaux-républicains, défendant des identités fermées, accusent d'identitarisme – parfois avec une grande mauvaise foi, ou sans aucune nuance – l'ensemble des récents mouvements antiracistes ou féministes. En effet, les nouveaux antiracistes et les nouvelles féministes ne défendent pas, pour la plupart, l'enfermement identitaire ; mais il est vrai que cette tentation existe, vite montée en épingle. À l'inverse, on ne prête pas assez attention à des mouvements inédits, soumis à des paniques identitaires : une partie de la population se trouve prise dans des phénomènes d'hystérie

collective, véritables paniques morales centrées sur la défense de la supposée « identité française ».

Partant de cette hypothèse de travail, cet ouvrage entend analyser les modalités de diffusion de l'identité : qui défend les thèmes identitaires et dans quel but ? Comment les différents acteurs considérés se placent-ils sur un continuum allant de l'identité fermée à l'identité ouverte ? Pourquoi, enfin, en arrive-t-on à une véritable obsession collective ? J'ai déduit de cette recherche que les tenants de l'identité fermée propagent des récits anxiogènes et provoquent la peur, voire la panique ou l'hystérie collective, dans le but d'imposer leur vision identitaire au plus grand nombre : il s'agit donc d'un combat politique qui ne passe pas seulement par les canaux officiels des institutions. Ce combat mobilise les émotions et capte les angoisses, il échappe à la rationalité et aux règles classiques de la *disputatio*. Et il mène à un modèle de société guerrier, qui ronge peu à peu les principes de la démocratie.

Il restait à se demander pourquoi les obsessions identitaires connaissent un tel succès. Elles résultent tout d'abord d'une offensive calculée. Alors que les médias français sont majoritairement aux mains de quelques grands patrons, l'un d'entre eux, Vincent Bolloré, a renforcé son empire par un mouvement de concentration entrepreneuriale inédit dans l'histoire, et y a placé de nombreux idéologues d'extrême droite – la chaîne télé d'information en continu CNews en constituant le parangon¹. Mais, au-delà, il existe des entrepreneurs identitaires (éditorialistes,

politiques, écrivains...) qui croient à des récits et les imposent dans le débat : il convient d'analyser leurs positions et leurs objectifs. Enfin, il faut prendre au sérieux l'hypothèse d'une appétence du public pour ces questions.

Nous vivons dans un monde « présentiste » où le passé traumatique de l'esclavage et de la colonisation a été en bonne partie évacué de l'espace public, où la concurrence des mémoires menace continuellement de crispier et où, par ailleurs, les citoyens sont affectés par une grande difficulté à envisager l'avenir. La panne des grands récits d'émancipation a laissé la place à des prophéties catastrophistes (voir le succès du survivalisme). La foi dans la science est remplacée par une méfiance généralisée vis-à-vis de la recherche scientifique (voir les mouvements « antivax »), ou au contraire elle débouche sur des utopies scientistes et eugénistes inquiétantes (le transhumanisme). Toutes ces angoisses dessinent un futur sombre et favorisent le repli sur des mythes identitaires fermés, supposés rassurants mais en réalité extrêmement délétères. Aussi ce livre invite-t-il à se défaire des obsessions identitaires en les analysant dans le détail.

Nous proposons dans une première partie de l'ouvrage de faire l'histoire de l'identité comme support d'émancipation aux États-Unis (chap. 1), de comprendre pourquoi la France s'est si tardivement préoccupée de cette question (chap. 2), puis d'analyser les différentes conceptions, au sein des nouveaux antiracismes apparus depuis les années 2000, entre identités ouverte et fermée (chap. 3). Dans une seconde partie, nous nous intéressons à l'identité

¹ Laurent Mauduit, « Médias : l'extrême danger Bolloré », *Mediapart*, 21 octobre 2021.

fermée telle qu'elle a été mobilisée dans le nationalisme français, depuis les années 1870 à aujourd'hui (chap. 4), puis études quelques cas de paniques identitaires fondées sur des récits identitaires fermés (l'affaire du burkini, le cas des migrants du métro La Chapelle, la chasse aux « islamogauchistes », les rumeurs autour des « ABCD de l'égalité » et les mouvements antivax et antipasse sanitaire, chap. 5), avant d'analyser les tenants et les aboutissants de ces formes d'hystérie collective (chap. 6).

La neutralité est une illusion dans le domaine que nous étudions. Si les « entrepreneurs identitaires » sont des idéologues patentés qui déforment la réalité, il faut bien admettre que, pour autant, la vérité pure des faits n'existe pas. Les sciences sociales sont des disciplines interprétatives, qui donnent un sens aux faits en les enserrant dans des récits, constituant un champ de bataille où s'affrontent des visions du monde politiques et morales. L'auteur de ces lignes sait très bien qu'en matière de racisme et d'identité, la neutralité du chercheur en sciences sociales ne peut être qu'onirique : il ne s'en efforce pas moins de faire preuve constamment d'honnêteté intellectuelle et veille à ne pas déformer les événements et les propos dont il est question.

Je remercie vivement, pour leurs suggestions et leurs relectures, Laurent Joly, Carole Lemée, Soumaya Mestiri et Michel Wieviorka.

Première partie

Des États-Unis à la France. Identités émancipatrices et identités fermées

1

L'identité aux États-Unis. Prise de conscience et lutte politique pour l'égalité

Archéologie de la « crise d'identité »

La question de l'identité est congénitale aux États-Unis. Dès les origines de la démocratie américaine, qui se fondait en bonne partie sur l'esclavage et sur la dépossession des Amérindiens de leurs terres et leur extermination quasi systématique, la défense de l'identité fermée et blanche a été inscrite dans la Constitution (1787). Elle garantissait notamment la citoyenneté aux étrangers « libres et blancs ayant vécu au moins deux ans dans le pays² ». Cette conception de l'identité fut développée par la suite, puisqu'au lendemain de la guerre de Sécession (1861-1865) et après l'abolition de l'esclavage (1865), la société américaine fut organisée sur le principe de l'inégalité des races. Dans le Sud, d'anciens défenseurs de l'esclavage créèrent la société secrète terroriste Ku Klux Klan (1866) dans le but de réinstaurer la suprématie blanche, supposée perdue avec la guerre. Puis les États du Sud connurent, sous la pression de grands propriétaires terriens et d'industriels du Sud, l'instauration des lois ségrégationnistes dites Jim Crow. Ces lois étaient fondées sur la distinction raciale entre

Noirs et Blancs selon la règle de « l'unique goutte de sang » (« *one-drop rule* » : une seule goutte de sang dans votre lignage fait de vous un Noir) remontant aux années 1850. Cette « ligne de couleur³ » se durcit encore dans les premières décennies du xx^e siècle, jusqu'à la mobilisation du mouvement pour les droits civiques et l'instauration par Lyndon B. Johnson d'une loi sur les droits civiques en 1964, qui mit juridiquement fin à la ségrégation et aux discriminations – qui, en pratique, allaient toutefois persister.

L'identité telle que s'en saisirent des groupes minoritaires, dont nous faisons une courte histoire dans ce chapitre, a constitué une réaction contre ce système de domination blanche et a partie liée avec le combat pour l'émancipation. Aux États-Unis, la notion d'identité remonte au début du xx^e siècle, bien qu'elle ait été théorisée en tant que telle bien plus tard. Dès 1897, le sociologue et activiste noir W.E.B. Du Bois utilisait cette notion pour décrire la condition spécifique et raciale des Noirs américains, dont la prise de conscience était une étape nécessaire vers la lutte pour l'égalité des droits : « Nous croyons dans le devoir des Américains de descendance nègre [« Americans of negro descent »], en tant qu'organisme uni, de maintenir leur identité raciale [« racial identity »] jusqu'à ce que la mission du peuple noir

2 Sylvie Laurent, *Pauvre petit Blanc. Le mythe de la dépossession raciale*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, coll. « Interventions », 2020, p. 75.

3 La « ligne de couleur » (« colour line ») désignait la ségrégation raciale dans un article du militant abolitionniste Frederick Douglass en 1881. L'expression fut ensuite reprise dans une étude célèbre (1900) du sociologue W.E.B. Du Bois, qui a permis de visualiser par des graphiques le développement inégal de l'éducation dans les communautés noires et blanches du sud des États-Unis. Voir Whitney Battle-Baptiste et Britt Rusert (dir.), *La Ligne de couleur de W.E.B. Du Bois. Représenter l'Amérique noire au tournant du xx^e siècle*, trad. de l'anglais par Julia Burtin Zortea, Paris, B42, 2019.